

Quai 1 Voie A

Éric DEVERREWAERE

Quai 1 Voie A
Roman

Écrit d'un jet, ce roman se lit d'un trait.

Ici tout est fiction. Seule mon imagination a créé les personnages, les situations, les rebondissements. Ne cherchez pas à vous reconnaître.... vous pourriez y parvenir!

Tout est plausible sinon l'histoire ne prendrait pas corps. Je suis persuadé que dans le monde de la fiction tout est toujours possible.

Prenez place sur le banc quai 1 voie A et laissez vous aller.

En tant qu'auteur je souhaite vous distraire, vous extraire de la réalité quelques instants, dégustant ce cocktail bonheur avec son zeste d'humanité.

L'important dans une histoire est d'y croire.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-227-1544-7

© Éric DEVERREWAERE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A Annie, qui me voit me perdre dans mes personnages, sans se départir de son sourire, qui me lit, première lectrice impatiente, curieuse, intransigeante, lumineuse, qui ne cesse de m'encourager.

A mes collègues cheminots.

A toutes celles et tous ceux qui se sont assis, un jour, sur ce banc, quai 1 voie A, sans savoir de quel côté il devait se tourner...

Éveil

Un quai. Une gare. Au milieu de nulle part.

Un homme affalé sur un banc. Habillé sobrement. Chemisette et pantalon noirs. Il dort tranquillement.

Le rayon de soleil chauffe de plus en plus fort l'asphalte qui commence à fondre. Le bitume se craquèle, la chaleur, omniprésente, devient suffocante. La brume s'élève sur toutes les surfaces, on distingue mal l'horizon. Un été brûlant.

Soudain l'homme s'agite. Ses yeux s'ouvrent et se referment comme des animaux vivants. Spasmes oculaires. Il se réveille difficilement. Il est hébété. Il ne comprend pas. Est ce un rêve? Est ce la réalité?

Où suis je?

Cet homme c'est moi il y a quinze jours. Perdu. Seul.

Comment suis je arrivé là?

Dans un boucan d'enfer un haut parleur se met à hurler "quai 1 voie A passage d'un train sans arrêt..." La terre se met à trembler, une fusée d'argent file dans un grondement terrifiant.

Quai 1- voie A? Ceci ne me parle pas.

Le soleil tape de plus en plus chaudement, nous devons être en été, ou alors un jour d'automne aux journées lumineuses...

Où suis je? Quel jour? Qu'est ce que je fais là?

Le soleil enflamme ma tête, je commence à être douloureux, les cheveux se consumment et la chaleur irradie mon crâne. Suis je encore vivant? La douleur s'accroît, je suis obligé de penser que oui je suis encore vivant....

La voix du haut parleur hurle à nouveau "Quai 2 Voie B attention passage d'un train sans arrêt...."

La terre se met à gronder, au loin. Irrésistiblement. De plus en plus fort. Un séisme à venir.

Une énorme locomotive tire un train de marchandises qui n'en finit pas, les wagons résonnent, le bruit s'amplifie à chaque wagon qui passe au bout de mes souliers. Crissement de freins violent. Frottement acier contre acier. Les wagons gémissent sur les rails, cri aigu insupportable, la bête métallique est là, devant moi, arrêtée, pantelante. Quelques secondes de vide, de silence relatif, puis la bête s'ébroue à nouveau, son corps ondule, avec difficulté, puis la roue devant moi tourne, le convoi encore ancré sur le rail s'arrache et repart. Vers où?

Je tourne la tête.

En face de moi un parking gigantesque, presque vide, comme abandonné. La brume de chaleur a pris possession de cette immensité et des fumeroles montent vers le ciel bleu, pur. Tellement bleu. Tellement chaud. Presque blanc.

Sur ma gauche une passerelle métallique, des escaliers qui sont un trait d'union d'un quai à l'autre.

Des panneaux mais je ne distingue pas le lieu, j'ai très mal aux yeux. Aveuglé par la lumière solaire. N'avais je pas de lunettes de soleil?

Le silence s'installe. Au loin quelques oiseaux piaillent. Leurs mélodies me sont insupportables. Ce mal de crâne qui empire.

Puis ce haut parleur qui se remet à cracher "Quai 1 Voie A l'omnibus à destination de Lyon arrivera à 11h18."

Suit une liste de gares dont je ne comprends pas un traître mot. Ce train annoncé il va où? Lyon? Nyons?

11h18? J'ai l'heure, approximativement.

Lyon, sûrement mais ce n'est pas suffisant pour me localiser. Pas trop loin de Lyon si c'est un omnibus.

Réfléchir me fait atrocement souffrir.

Je tente de me lever, mais je sens que je n'ai pas de jambes pour me porter. Que suis je venu faire là? Comment suis je arrivé là?

La voix du haut parleur hurle à nouveau "quai 1 voie A l'omnibus destination de Lyon..." le reste est couvert par le crissement des freins de ce train court, de forme arrondie. Personne ne monte. Personne ne descend. Le contrôleur se penche par une portière, coup de sifflet et l'omnibus m'échappe.

Je me redresse. J'ai beaucoup glissé sur ce banc de bois dont les écharde me pénètrent profondément l'épiderme. J'arrive à me tordre quand même, plutôt me détordre. Chaque muscle n'est que douleur. Mes os sont des tisons. Il est beau mon banc, d'un joli bleu azur, je ne peux m'empêcher de dire à voix basse "il fait bien dans le paysage". C'est l'été.

Je suis certain que l'hiver je le verrai plus gris, au printemps plus vert et à l'automne plus foncé.

La peinture est écaillée. Ce ne sont pas des échardes mais des copeaux de peinture qui me déchirent la peau. Elle commence à fondre à cause de cette épouvantable chaleur. Bientôt, si je ne bouge pas, je vais rester collé. Je soulève ma fesse droite, puis la gauche. J'arrive à peine à bouger mon dos. C'est si douloureux. Je transpire. La sueur coule le long de la colonne vertébrale, cascade de vertèbre en vertèbre, ma chemisette est trempée.

Je me dresse. Homo erectus. Les pieds par terre je vais pouvoir bouger, marcher, quérir un peu d'ombre. J'en aperçois un peu, de l'autre côté, sur l'autre quai.

Mes pas me mènent au pied de la passerelle, je grimpe les premiers degrés, mon corps bouge de mieux en mieux, je traverse l'étendue métallique, protégée par des garde corps grillagés, des panneaux "danger de mort" tous les cinq mètres à peu près, et voici l'escalier qui va me mener à l'ombre de ce gros arbre.

Il fait plus frais sous cet arbre. Comme c'est bon.

Le haut parleur hurle, mais au loin, de ce côté ci il ne doit pas marcher, tant mieux. "Quai 1 voie A passage d'un train sans arrêt".

Le temps passe rythmé par ces messages hurleurs.

J'ai lu sur la plaque le nom de la gare mais ça ne me dit rien. J'ai lu aussi "Sortie".

Même un panneau indique "Sortie centre ville". De quelle ville?

Je regarde mon pantalon, de toile, léger qui me colle à la peau. Je ne me rappelle rien.

Les trains passent, certains s'arrêtent. Pour l'instant aucun voyageur n'est descendu, seul un contrôleur a mis sa tête à la portière pour donner un coup de sifflet libérateur et les omnibus vont et viennent.

La gare est fermée. Ce bâtiment d'architecture traditionnelle est situé sur le quai 1, moi sur le quai 2, à l'ombre, je le vois bien, je peux observer à ma guise. Pas une vie ne bouge dans cette maison qui pue l'abandon. Plus loin sur le quai 1 il y a une autre construction qui ressemble à un entrepôt avec sa charpente en vieux chêne. Les forces me revenant peu à peu je me décide et vais voir à quoi ça ressemble.

Traverser la passerelle à nouveau. "A chacun son Everest...."

Les anciennes portes, les anciennes baies de la halle sont murées avec des agglomérés de ciment. Je pense à ceux qui ont construit et j'imagine celui qui a posé le dernier parpaing... Est-il resté à l'intérieur?

Je divague. Une fièvre. Et cette chaleur qui n'en finit pas.

Je fais le tour. J'en profite pour pisser. Il n'y a vraiment personne dans ce coin. Je vois une porte métallique, à moitié dissimulée par des ronces, je me griffe sauvagement, j'ai le bras qui saigne, j'arrive à tourner le loquet, la porte couine et s'entrouve. J'arrive à passer mon corps de travers. Je m'arrache aux aiguilles, barbelé nature. J'y suis.

La halle est vide. De la poussière, des siècles de poussière, vide. Il y fait à peine moins chaud que dehors. Je fais le tour. Dans un recoin un vieux matelas tâché est là.

Quelqu'un a peut être dormi, ici, il y a longtemps. Je m'allonge. Je m'endors. Epuisé par la chaleur. Ecrasé.

Une sieste "réparatrice". Je me ressource. Je peux me lever, bouger, aller venir. La chaleur est à peine moins vive. Je sors ma tête par la porte entrouverte, le soleil décline, je n'ai même pas faim, soif oui.

Je pars à la recherche d'un robinet. Il y en a un dans la halle, je le tourne. Pas d'eau. Ou alors sa tête est grippée. La mienne de tête sonne à chaque pas. Pas moyen de boire. Obligé de quitter ma cachette. Obligé de retourner dans la fournaise.

Place de la gare, en face, un troquet fermé. Sur la façade une simple feuille manuscrite "fermé ce dimanche".

J'en conclus que la date du jour c'est dimanche.

Par chance un robinet de puisage dans un jardin voisin, je le tourne, un mince filet d'eau me désaltère, j'en bois davantage et je m'en éclabousse sur le visage, sur les mains, sur les bras.

Personne à l'horizon. Le parking est vide. La place de la gare vide également.

Je retourne me cacher pour dormir.

Dimanche?

Je ne sais toujours pas ce que je fais là...

Lundi

J'ai réussi à dormir quelques heures, il faisait drôlement chaud dans la halle, je suis sorti à plusieurs reprises et ai tenté de m'assoupir sur le banc, mais pas possible dès que je ferme un œil un haut parleur se met à vomir ce bruit infect « quai 2 voie B » ou « quai 1 voie A ».

Alors j'ai fini ma nuit sur ce matelas pourri, qui sent des vies anciennes aux parfums aigres. Comme ciel de lit la sous face de couverture avec ses poutres noires, menaçantes, décor de cinéma pour film d'horreur. Les couinements des souris, des rats, des loirs – je ne sais pas – me font retenir mon souffle. M'agacent. Au matin, soleil levant, triomphant, les oiseaux s'éveillent à leur tour et chantent leur joie de vivre. Il est tôt certainement. Je n'ai pas de montre, je ne sais pas. Dans ma poche la batterie de mon téléphone portable est éteinte.

Je suis seul.

Je me précipite au robinet de puisage, je fais un brin de toilette. Les oiseaux m'accompagnent, j'entends leurs chants comme une mélodie de la nature.

Le parking s'est un peu rempli, quelques voitures disséminées ça et là. Ils ont bien mis leur pare soleil, car au retour ce sera fournaise à l'intérieur. Les rares coins d'ombre sont recherchés tôt le matin, mais ce soir ?

Le troquet « café de la gare » lève son rideau métallique.